Document generated on 07/19/2025 10:55 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Point éphémère

Chris Simon

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61657ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Simon, C. (2009). Point éphémère. *Moebius*, (123), 59–66.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Chris Simon

Point éphémère

Il est triste ce matin, triste comme une endive cuite. Il aimerait écouter la pluie, mais il ne pleut pas. Il caresse du doigt un carreau de la fenêtre. Poussiéreux. Le nettoyer ne lui rendra pas sa gaîté. L'horizon est gris, pesant… Il met son chapeau, prend son grand parapluie bleu et sort.

L'air est doux… Ça le rend encore plus triste. Une pluie fine, tiède, un peu collante… Se décide à l'accompagner… Il ouvre son parapluie, marche le dos droit dans les rues aux passants épars, aux commerces vides. Il traverse hors des clous, passe sous une échelle, se plante au milieu d'une rue étroite, se penche sur le quai du métro… Cherche un chat noir, un événement, un incident, un accident… Rien !

Il s'assoit à la terrasse, étonné d'y être arrivé. Des braseros s'échappent des relents de gaz, il respire profondément. L'eau caca d'oie du canal reflète les pavés. Les freins du métro aérien crissent. À contre-courant des rames vertes, les voitures roulent. Leurs couleurs clinquantes dans la grisaille mouillée. Les vibrations des moteurs s'étouffent dans la bruine. C'est velouté.

Le serveur lui sert un café sans un sourire. Il l'interpelle. Le serveur s'anime, se dandine derrière le comptoir, il a du métier, reconnaît le spécimen, ça ne trompe pas.

— Oui !

— Je… Je… Je cherche à la rencontrer. Elle déjeune ici, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on m'a dit.

— Ici et maintenant, on peut prendre une soupe avec le spleen ! Le serveur croise les pieds, explique : « Boire un café en salle avec le cafard yeux rivés sur le miroir, descendre un d'mi avec le coup de blues au comptoir ou encore, un

whisky, avec la dépression hébétée sur la terrasse. C'est plus cher ! »

— Mais, mais pour le déjeuner…

— Elle est bookée jusqu'à mardi, et comme on est mercredi… Va falloir patienter ! Elle est très demandée et elle adore ça !

Il rumine sa tristesse, salive pour la faire descendre.

— Pas libre avant mardi ! Tu réserves ou pas ?

Il réserve, car la bière et le whisky ne sont pas sa tasse de thé, boit d'un trait le café fumant, se lève et part sous la pluie, le parapluie fermé.

Il passe des jours à ruminer son futur déjeuner. Il se demande ce qu'elle mange… Est-ce qu'elle déjeune en tête à tête ou avec une cour ? Est-ce qu'elle utilise une cuillère ? Des baguettes ? Comment sera-t-elle habillée ?

Il met un pantalon de velours, se trouve trop engoncé. Il a dû grossir ; faudra qu'il demande à sa femme... Il se rase, enfile un jean, une chemise blanche toute neuve. Il veut être à son avantage. Sous la table, on ne verra ni le pantalon ni les chaussures, mais il doit surtout faire bonne impression quand il entrera dans la salle à manger. Il se demande si elle a des yeux partout, personne n'a pu ni le démentir ni le confirmer… Il est nerveux.

Prêt. Il met son blouson de cuir brun, remonte le col, franchit la porte.

Il descend de la rame, dévale les cinquante-sept marches de la station Jaurès, longe le canal caca d'oie.

Dans la grande salle de béton résonne le percolateur du comptoir. Il a envie de siffler, mais n'ose pas. Il avance d'un pas ferme, offre une mine assurée bien qu'en dedans, il se sente tout petit. Sa verge se recroqueville, ses couilles se vident, son cor au pied frotte contre le cuir épais de son soulier gauche et lui fait mal.

Elle est déjà à table, inspecte le menu, lui jette des petits coups d'œil furtifs. Elle n'aime pas les moroses, les sérieux, les gros ventres, les égoïstes, les maniaques, les négligés et les pieds qui traînent. Elle lui trouve une certaine élégance. Un visage carré, le ventre plat, c'est déjà ça ! Et cette façon de marcher, main dans la poche, avec une décontraction maximale, sans tourner à l'insolence.

Ça lui plaît. Elle se décide pour un verre de blanc, un Tariquet.

Elle n'est pas très belle à voir, mais attirante. La profondeur de ses orbites l'impressionne. Il s'assoit, leurs genoux se frôlent. C'est comme du bois. Ça lui fait froid dans le dos.

— Un Tariquet ? lui lance-t-elle de ses dents manucurées.

— Oui.

— Deux Tariquet bien frais !

Le serveur virevolte entre les tables, plateau vide renversé. Elle grignote une olive, l'émail blanc de ses dents grince sur le noyau. Il ne sait plus ce qu'il voulait lui dire, ni quelle idée lui a pris de déjeuner avec elle.

— Qu'est-ce que je vais prendre aujourd'hui ? Elle s'évente avec le menu cartonné, fait l'inventaire des plats du jour. Je dois faire attention, je digère très mal. Ça vous surprend ? Je digère si mal et si lentement que je ne dîne jamais. Je ne pourrais pas dormir…

Il n'avait jamais pensé à son sommeil, ne l'avait jamais imaginée, les yeux fermés, ronflant… Elle ne travaillait donc pas sans relâche, ne tirait pas sur tout ce qui était vivant, ne s'acharnait pas à expédier nos amis, nos frères, nos parents, nos collègues vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il y avait des trêves ?

— Vous dormez ? Combien d'heures par jour ?

— Huit heures, neuf, dix parfois !

— De quelle heure à quelle heure ?

Une joie immense l'envahit.

— Ça dépend de ce que j'ai mangé au déjeuner. De vingt heures… jusqu'à quatre ou cinq heures du matin.

Elle s'enfile une lampée de Tariquet, un éclat de plaisir dans l'œil.

La joie lui monte au cerveau. Il vivrait la nuit, s'organiserait dans ce créneau horaire. Rien ne pouvait lui arriver de vingt heures à quatre heures, elle dormait.

— Est-ce que vous avez le sommeil léger ?

— Très, à cause de mon système digestif.

Il ferait attention à ne pas la réveiller. Jamais. Il vivrait sur la pointe des pieds.

— Qu'est-ce que vous choisissez ? lui demande-t-elle, très concernée.

— …Et vous ?

— Quelle idée d'accompagner l'espadon de topinambours ! Ils sont indigestes et font ventiler…

— Ventiler ?

Elle lui sourit de toutes ses dents rechaussées, dodeline de l'occiput.

— Va pour l'espadon. Je laisserai les topinambours ! À moins que vous ne les vouliez ?

Manger dans son assiette, manger les restes de son plat… Il se doit de refuser, gentiment, il ne s'agit pas de la vexer.

— Je prends la daurade.

— Attention à ne pas vous étrangler, les arêtes sont fines et courtes…

Elle réprime un rire ; ça dessine deux fossettes sous ses pommettes creuses, et elle referme le menu d'un geste sec.

— Un autre Tariquet ?

Son pouls bat dans son estomac vide, il ne pouvait prendre le risque de jouer le rabat-joie.

— Vous digérez tout, vous ? lui demande-t-elle d'un ton très maternel.

— Non. Je digère mal les politiciens d'extrême droite et d'extrême gauche, les antisémites et les racistes ; et mes parents.

— Vos parents ? Mais ils sont déjà chez moi !

Elle détourne la tête comme si leur dernière heure venait de se dérouler, là, sur la table.

— Vous avez la mémoire à fleur de peau !

Elle descend son verre d'une traite. Il la regarde mal à l'aise, boit une gorgée.

— Pour moi, c'est le jus d'orange le plus dur à digérer. Je ne prends jamais de petit-déjeuner continental. Qui a envie de passer sa journée sur un jus ?

Elle exprime un étonnement grimaçant. Le serveur remplit les verres de Tariquet, écoute la commande.

— Saignant pour vous, l'espadon ?

Elle pouffe de ses dents blanches rechaussées, manucurées. Le serveur part avec la commande, se déhanchant. La bouteille vide tangue sur son grand plateau.

— Je l'aime bien. C'est un cafardeux qui a de l'humour !

Il reste silencieux, croise les jambes sous la table, les décroise. Il a envie d'aller aux toilettes, ça le déconcentre un peu. Il se retient, ne surtout pas lui tourner le dos. Jamais. Elle croise les doigts ; ses phalanges craquent une à une.

— Vous connaissez la différence entre le suicide et moi ?

— Non…

Il n'avait jamais pensé qu'il y eût une différence !

— Ha ha ha ! le Tariquet descend dans sa gorge, frais, gouleyant. C'est la même différence qu'entre la relation sexuelle et la masturbation. On a la prétention d'être toujours mieux servi par soi-même.

Le coup de blues qui finit sa bière, seul, grince de la mâchoire. Le spleen lève les yeux au plafond et la dépression recommande un whisky sans glaçons cette fois. C'est sérieux !

— Dans mon cas, c'est vrai !

Elle rit à s'en faire péter les osselets. Il se racle la gorge, s'adosse au dossier de la chaise trop raide, sa pomme d'Adam s'étire, morphe librement..

— Tout cela n'est pas très gai, quand on y pense !

Cette banalité lui sort de la bouche sans prévenir.

— Vous êtes triste ?

La daurade et la tranche d'espadon arrivent, inclinées, fumantes, écailles et peaux contre le rebord de la faïence blanche. Le serveur pose les assiettes, lance un clin d'œil.

— Du poivre ?

— Non ! Tu oublies mes hémorr…

Le serveur se secoue les côtes de rire, poivrant la daurade. Il la connaît comme sa poche, part en slalomant entre les chaises vides. Elle hume son assiette.

— Il n'y a pas que les tristes qui m'invitent à déjeuner ! Les joyeux le font aussi. Si, si, si… Je les amuse, ils aiment se frotter à moi, faire semblant de me vouloir. Ils se régénèrent et ça me fait plaisir. Qui n'aime pas se sentir vivant ? Vous voulez un autre Tariquet ?

Il ne pouvait refuser, pourtant il sent le sol lui glisser sous les pieds, la réalité lui échapper, la daurade lui résister…

— Vous avez des enfants ?

La question des enfants le glace.

— …Oui.

Il se l'était posée pendant des mois, pour ne pas avoir à y répondre. Il n'y a que deux choix possibles. Deux, c'était très très très angoissant. Sa femme avait tranché.

— Combien ?

— Une petite fille.

Il la voit venir, se rabattre sur une proie plus facile. C'est honteux cette attitude prédatrice, cruelle. Il aurait dû mentir.

— Quel âge a-t-elle ?

— Trois ans. Elle parle. Elle est très bavarde. Ma femme dit qu'elle tient ça de mon père.

Parler de sa femme le détend. Elle a poussé le couteau sur la table voisine et mange avec une fourchette de la main gauche. Un couteau à dents, inoffensif. Elle a de l'appétit et mâche consciencieusement. Sa digestion, sans doute ! Il rougit de penser à sauver sa peau. Lui d'abord, les enfants après. Il se sent mal. Si sa femme le voyait…

— J'aime les petites filles. Elles ne savent pas qui je suis ; pas encore… Elles me sautent dans les bras, montent sur mes genoux, me prennent par le cou, m'embrassent sur les joues.

Elle est sentimentale, ça l'émeut.

— Elles sentent bon et n'ont pas peur de moi, comme vous !

Il n'a donc pas réussi à feindre, lui qui se croyait discret, diplomate, parfait hypocrite de circonstance. Il a mal au ventre. Il pose sa fourchette, contemple ce qu'il reste dans son assiette : un squelette mou, une gueule brûlée aux yeux blancs.

Elle déglutit l'espadon mâché, s'enfile du Tariquet l'air heureux, enjoué.

— Vous savez ce que les petites filles me murmurent parfois ?

Elle se penche sur son oreille. Il hume son haleine bouillonnante, écoute son chuchotement liquoreux.

— Je voudrais que tu *es* ma maman !

Il se revoit sur les genoux de sa mère, blotti, entrant les mains et la tête sous son pull. Il est barbouillé, n'a plus

faim, plus soif. Il souffre d'avoir peur. Il tremble, met ses mains sous la table.

— Ça vous épate ?

Son visage s'illumine. Il la trouve belle, parfaite, presque désirable et ça le terrorise.

— Comment s'appelle votre fille ?

— Andrée. C'était le nom de l'arrière grand-mère de ma femme, elle l'adorait.

— Andrée, comment ?

Elle avait envie d'enfance, de jeux, d'insouciance, pas de lui. Il respire…

— Andrée Marquis.

Elle approuve, écrit quelque chose dans un petit carnet de moleskine jaune.

— Si vous voulez me faire plaisir, venez déjeuner avec elle un de ces jours.

Il suit du regard l'ondulation de sa longue chevelure. Elle lui plaît, oui, il s'habitue à sa fantaisie, ses indigestions et son désir de vie très communicatif. Il est repu, soulagé aussi.

Il se rince la bouche avec un fond de Tariquet. La tête lui tourne un peu, il ne ressent plus sa peur, mais plutôt une complicité. Il a envie de lui toucher les cheveux, de la taquiner comme le serveur, de la prendre bras dessous bras dessus et de marcher au beau milieu de sa vie sans carte routière.

Il se détend, sourit. Elle le jauge à travers la transparence de son verre vide, l'apprivoise.

Le serveur, sans âge, sautait, virevoltait.

— C'est promis, lui dit-il un peu grisé, je viendrai déjeuner avec Andrée.